

Au Revoir Les Enfants

de Louis Malle

Dossier pédagogique pour la classe



Sommaire

Première partie : Présentation du film

- Distribution.....
- Synopsis.....
- Pour amorcer l'analyse.....
 - ✓ Genèse
 - ✓ Casting
 - ✓ Liens avec d'autres films de Louis Malle
 - ✓ L'histoire réelle
- Entretien avec Louis Malle.....

Deuxième partie : Exploitation pédagogique

- Se souvenir du film... : première approche.....
 - ✓ Citations
 - ✓ Mots-clefs
 - ✓ Questionnaires
- Présentation du contexte historique.....
- Les Justes.....
 - ✓ La chaîne de solidarité
 - ✓ Les enfants cachés
 - ✓ La médaille des Justes
 - ✓ Un groupe de villages reconnu « Juste des nations »
 - ✓ Les attestations de sauvetage

Troisième partie : Ressources pour aller plus loin

- Vidéos.....
- Films.....
- Livres.....
- Sites internet.....

Annexes

Première partie : Présentation du film

Distribution

- [Gaspard Manesse](#) : Julien Quentin
- [Raphaël Fejtö](#) : Jean Bonnet/Kippelstein
- [Francine Racette](#) : Mme Quentin
- [Stanislas Carré de Malberg](#) : François Quentin
- [Philippe Morier-Genoud](#) : Père Jean
- [François Berléand](#) : Père Michel
- [François Négret](#) : Joseph
- [Peter Fitz](#) : Müller
- [Pascal Rivet](#) : Boulanger
- [Benoît Henriet](#) : Ciron
- [Richard Lebœuf](#) : Sagard
- [Xavier Legrand](#) : Babinot
- [Arnaud Henriet](#) : Negus
- [Jean-Sébastien Chauvin](#) : Laviron
- [Luc Etienne](#) : Moreau
- [Daniel Edinger](#) : Tinchaut
- [Marcel Bellot](#) : Guibourg
- [Ami Flammer](#) : Florent
- [Irène Jacob](#) : Mlle Davenne (*NB: son 1er rôle*)
- [Jean-Paul Dubarry](#) : Père Hippolyte
- [Jacqueline Staup](#) : l'infirmière
- [Jacqueline Paris](#) : Mme Perrin

Synopsis

Hiver 1944. Dans une France occupée, Julien qui a 12 ans, fils d'une famille bourgeoise, est pensionnaire au collège de [carmelites](#) de Sainte-Croix qu'il retrouve sans joie après les vacances de Noël pour le second trimestre. Une rentrée presque comme les autres jusqu'à ce que le père Jean vienne présenter trois nouveaux élèves. L'un d'entre eux, le jeune Jean Bonnet, est le voisin de dortoir de Julien.

Les deux élèves se jaugent, Julien est intrigué par Jean, garçon fier, mutique et mystérieux, un temps rejeté par l'ensemble de la classe. Après s'être observés mutuellement, ils s'approprient au jour le jour et un lien d'amitié se crée entre eux. Les deux garçons que rapproche un égal amour de la lecture se trouvent un soir isolés lors d'un grand jeu de piste se déroulant dans la forêt bien après l'heure du couvre-feu. Ils sont ramenés au collège par une patrouille allemande. Dès lors ils se sentent plus proches, mais Julien cherche à percer le mystère de la différence de Bonnet.

Julien finit par comprendre le secret de son ami, son nom n'est pas Bonnet mais Kippelstein, il est juif. Un froid matin de janvier, suite à une dénonciation, la [Gestapo](#) fait irruption dans le collège. Le père Jean, résistant clandestin, et les trois enfants juifs sont emmenés. Julien ne devait plus jamais les revoir. Ils furent déportés à [Auschwitz](#) et à [Mauthausen](#).

Pour amorcer l'analyse...

Genèse

Ce film est en partie autobiographique; Louis Malle a vécu cette histoire qui a longuement occupé son esprit, selon ses propres dires:

« *Pendant longtemps, j'ai purement et simplement refusé de m'y attaquer, parceque cet événement m'avait traumatisé et qu'il a eu une énorme influence sur ma vie.* »

Le projet de départ s'intitulait d'ailleurs *My little madeleine* (en référence à la madeleine de [Proust](#)) avant de s'intituler *Le nouveau* puis finalement *Au revoir les enfants*.

Néanmoins, le réalisateur n'a jamais prétendu raconter la vérité à la façon d'un documentaire, c'est une fiction faite des souvenirs qu'il a de cette histoire vécue, à laquelle il a rajouté des éléments et anecdotes récupérés ailleurs, et des éléments purement fictionnels.

De façon générale, l'amitié approfondie entre Julien et Jean est purement fictionnelle. Le jeune Malle n'a pas réellement développé d'amitié avec le vrai Bonnet (il déclarera dans plusieurs interviews que c'est ce regret qui a motivé le film). Le personnage de Julien corrige ce que Louis Malle n'a pas eu le temps, l'occasion ou la présence d'esprit de faire à l'époque. Sa façon de chercher des indices sur l'identité de Jean (à la façon d'un Sherlock Holmes) peut être vue comme l'investigation que le réalisateur fait a posteriori sur son passé.

Casting



Voici ce que disait Louis Malle à propos de ses deux jeunes acteurs en octobre 1987 :

« *Avant même de commencer à écrire le scénario, je savais que la réussite du film reposerait sur le casting. Il fallait que je trouve deux enfants exceptionnels...Gaspard avait quelque chose de spécial ; c'était du vif-argent, il était plein de vie, malin et insolent. Arrogant et timide à la fois...Quand j'ai vu Raphaël sur grand écran, j'ai su que c'était gagné...Il était un peu comme Pierre Blaise, de *Lacombe Lucien*. Aujourd'hui que le film est fini, je m'aperçois que ce que je raconte ne ressemble pas tellement à ce qui s'est passé réellement.*

Je m'en suis tenu à ce que je crois être mon souvenir, sachant que c'est un peu réinventé. Disons, pour simplifier, que dans le film c'est un peu comme j'aurais voulu que ça se passe. Ma relation avec Bonnet dans le film est plus compliquée et plus intéressante que dans la réalité, puisque ce qui nous a manqué, c'est le temps, et je suppose qu'une des composantes de mon souvenir, c'est une culpabilité que j'ai gardée et qui a certainement influencé ma vie. »

Liens avec d'autres films de Louis Malle

Le réalisateur avait déjà abordé le sujet de la collaboration dans [Lacombe Lucien](#) où le personnage principal était le collaborateur. Il peut être fait un lien entre le personnage de Lucien et celui du collaborateur Joseph dans *Au revoir les enfants*. A l'époque de l'écriture de *Lacombe Lucien*, Louis Malle avait imaginé le personnage de Lucien à l'identique du futur Joseph, mais avait ensuite abandonné cette piste. Louis Malle décrit le personnage de Joseph comme « *le petit cousin de Lucien* ».

On peut aussi faire un parallèle entre *Au revoir les Enfants* et un autre film de Malle, [Le Souffle au cœur](#), concernant le thème de la relation fusionnelle entre la mère et le fils, le père absent et le milieu bourgeois. Dans les deux films se trouve aussi une scène quasi identique, lorsqu'un prêtre touche la jambe du garçon lors de la confession (dans le premier film cette scène évoque plutôt un

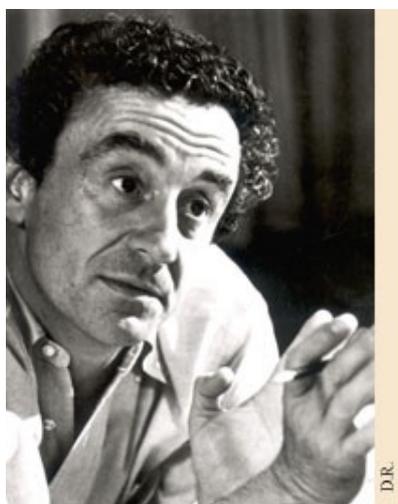
attouchement alors que dans le second il s'agit d'un geste tout à fait innocent).

L'histoire réelle

Au revoir les enfants est donc une version romancée d'événements que Louis Malle a vécu. Dans les faits réels, le jeune Jean Bonnet s'appelait Hans-Helmut Michel (6 novembre 1930-6 février 1944) et il est resté environ un an dans le collège d'Avon avant d'être arrêté et déporté. Il est en fait arrivé dans cet internat quelques mois avant Louis Malle et son frère Bernard.

Le Père Jean du film a lui aussi existé et s'appelait [Père Jacques](#) (29 janvier 1900-2 juin 1945). Pour avoir caché les trois enfants juifs dans le collège d'[Avon](#) près de Fontainebleau il fut aussi déporté à Mauthausen. Il est honoré à [Yad Vashem](#) en tant que [Juste parmi les Nations](#).

Entretien avec Louis Malle



Issu d'une famille bourgeoise, **Louis Malle** s'oriente très jeune vers le cinéma et devient assistant du commandant Cousteau (*Le Monde du Silence*, Palme d'Or à Cannes 56). Ses films, souvent scandaleux, font toujours preuve d'audace en cherchant à dénoncer l'intolérance. "Comment juger, pourquoi juger?" est la question récurrente de son oeuvre *Lacombe Lucien* souleva de vives polémiques en France : certains pouvaient croire que le film proposait une absolution à ceux qui, en 1944, avaient fait le mauvais choix. "Comment juger, pourquoi juger?" est la question récurrente de son oeuvre qui comporte entre autre À partir de 1977, Louis Malle poursuit sa carrière aux États-Unis. De retour en France après dix ans d'absence, il signe *Au revoir les enfants* dans une atmosphère d'antisémitisme ambiant. Le film remporte un large succès public.

Dans le dernier entretien avec vous publié par Positif, en 1974, entretien recueilli par Gilles Jacob, vous racontiez exactement le sujet d'Au revoir les enfants.

Ah bon ?

Exactement. En disant que vous aviez envisagé de le tourner comme prologue de Lacombe Lucien, et que vous y aviez renoncé parce que vous ne vous sentiez pas prêt pour le faire.

C'est très drôle... En fait, j'ai raconté cette histoire un certain nombre de fois, de toute évidence c'est le souvenir le plus dramatique de mon enfance...

C'est paru dans une *Histoire de la Résistance*, publiée par le Parti Communiste, écrite par un type qui s'appelle Guérin, en cinq volumes. Je l'avais rencontré quand je préparais *Lacombe Lucien*, je le lui avais raconté, et ça fait deux pages dans son bouquin. Je l'ai aussi raconté dans un livre paru en 1979, qui s'appelle *Louis Malle par Louis Malle*, un bouquin passé inaperçu parce que la petite maison d'édition qui l'avait sorti a fait faillite une semaine après. Maintenant que j'ai fait le film, des gens me disent effectivement : "Tu en as déjà parlé..." C'est vrai, pendant des années, ça a remonté à la surface.

Mais au fil des années, je ne sais pas bien comment l'expliquer, c'est pour moi très mystérieux, il semble que ma mémoire se soit transformée. Elle s'est enrichie. Je ne crois pas que la mémoire soit statique, au fur et à mesure qu'on avance, on voit les choses autrement. Aujourd'hui que le film est fini, je m'aperçois que ce que je raconte ne ressemble pas tellement à ce qui s'est passé, réellement.

Certains éléments du film, dont j'étais persuadé que c'étaient des souvenirs authentiques, je les ai vérifiés quand j'ai terminé le premier scénario, et je me suis aperçu que ça ne correspondait pas du tout à la réalité de 1944. Par exemple, mon frère qui était avec moi dans cette école voyait les choses différemment. Finalement, je m'en suis tenu à ce que je crois être mon souvenir, sachant très bien que c'est un peu réinventé. Disons, pour simplifier, que dans le film c'est un peu comme j'aurais voulu que ça se passe. C'est plus intéressant que ce qui s'est réellement passé.

Ma relation avec Bonnet, dans le film, est plus compliquée et plus intéressante que dans la réalité, puisque ce qui nous a manqué, c'est le temps, et je suppose qu'une des composantes de mon souvenir, c'est une culpabilité que j'ai gardée et qui a certainement influencé ma vie, ma façon de penser et même mon travail. L'idée que ce qui s'est passé était profondément injuste, que ça n'aurait pas dû se passer, et qu'après tout on était tous responsables. J'ai un peu chargé Julien. En particulier il a l'impression que c'est lui qui donne Bonnet, quand il se tourne vers lui dans la classe, ça, je l'ai probablement rajouté. Mais c'est ma mémoire aussi, parce que dans ma mémoire je suis un peu responsable de la mort de Bonnet...

Une fois - une fois, parce que je n'ai pas une mentalité d'ancien combattant - j'ai raconté cette histoire dans une réunion d'anciens élèves, et je me suis aperçu que cette histoire m'avait beaucoup plus affecté que les autres. D'autres se la rappelaient comme un événement dramatique, mais ils ne se souvenaient pas bien de Bonnet alors que moi j'en ai un souvenir très précis. Disons que je l'ai pris personnellement, et c'est pourquoi j'ai fait ce film. C'est toujours pareil quand on s'inspire d'un événement réel, et qu'on le revisite quarante ans après, c'est tortueux, compliqué...

Faire un film qui ne soit qu'une reconstitution historique, ça n'avait pour moi aucun intérêt, et donc je crois que j'ai rajouté toute ma réflexion sur cet événement pendant toutes ces années. J'aurais pu en faire mon premier film, mais j'aurais été terrifié. C'était un souvenir encore en évolution. Je suis vraiment content de l'avoir fait aujourd'hui, j'espère que ça me dépasse un peu.

Vous le faites en 1986-87. Y a-t-il un rapport avec l'actualité?

Non seulement il n'y a aucun rapport, mais ça a même un côté comique. Quand on a commencé à montrer le film, c'était pendant le procès Barbie, et des gens m'ont dit : "Quel timing, vraiment, c'est formidable". Comme si j'avais sauté sur l'occasion, il y a Le Pen, il y a une montée du racisme en France, dans la foulée il y a eu le passage de *Shoah* à la télévision.

En fait, quand j'ai commencé à montrer le scénario en septembre l'année dernière, des gens, en particulier des distributeurs, m'ont dit : "Oui, ça fait dix ans que tu n'es plus en France, on a fait trop de films sur l'Occupation, ça n'intéresse plus personne ici".

J'avais envie de faire le film de toute façon, j'avais l'impression que pour moi le moment était venu de le faire, j'avais attendu longtemps. Depuis quelques années où je me disais : "Il va falloir que je revienne faire un film en France, que je revienne à mes sources", il avait toujours été évident pour moi que ce serait ce sujet-là. J'ai pris des notes, j'ai tourné autour du sujet. Et l'été dernier j'ai écrit, et j'ai eu l'impression que ça venait comme un cheveu sur la soupe, que c'était complètement en marge de ce qui pouvait intéresser les gens...

Et évidemment, depuis, il y a eu un tournant. Le procès Barbie. En automne dernier, on avait l'impression qu'on allait laisser Barbie en prison jusqu'à sa mort, on pensait vraiment que son procès n'aurait jamais lieu, qu'il dérangeait trop de gens... En même temps, j'étais déjà en préparation du film quand il y a eu le mouvement étudiant de décembre, ça m'a encouragé. On dit aujourd'hui : "Il y a eu 68, et puis l'après-68". Une dépolitisation qu'on a tous constatée, en France comme aux Etats-Unis. Et on s'est aperçu à la fin de l'année dernière que ça n'était pas vrai du tout. Et ça, ça m'a fait plaisir, ça m'a encouragé. J'ai pensé que les gens de ces nouvelles générations trouveraient dans le film quelque chose qui pourrait les intéresser. De toute façon, j'aurais fait le film... J'ai toujours fait des films avec l'espoir d'intéresser les gens. Commencer un film en se disant : "Je le fais parce que c'est dans le vent", c'est une erreur.

Quand vous avez fait Lacombe Lucien, c'était une manière indirecte d'aborder le sujet ?

La vérité, c'est que le tout premier scénario de *Lacombe*, avant que je ne travaille avec Modiano, commençait dans une école, et le personnage, c'était le Joseph d'*Au revoir les enfants*, ce garçon de cuisine mis à la porte qui pour se venger allait à la Gestapo. Puis très vite on l'a enlevé. Je me suis dit : "C'est une chose que je ferai un jour, c'est un autre sujet".

Lacombe, ça a été un cheminement compliqué. Au départ, ce devait être un jeune Mexicain... J'ai aussi pensé le situer à la fin de la guerre d'Algérie. C'était un personnage que j'aurais pu situer à différents moments historiques. Quand il m'est apparu que je pouvais le situer sous l'Occupation, je me suis rappelé cet épisode de mon enfance, et tout de suite après, dans l'endroit où j'ai tourné le film et où j'habite, dans le Lot, je suis tombé sur un personnage qui avait réellement travaillé pour la Gestapo et qui avait infiltré les maquis. Ce personnage m'a orienté vers un jeune paysan qui aurait été maltraité dans son enfance et qui trouverait dans son travail dans la Gestapo une sorte d'affirmation sociale, tout ce qui fait Lacombe Lucien.

Dans le cas d'*Au revoir les enfants*, tout a été beaucoup plus simple. Je suis parti de ce que j'avais réellement vécu. Le plus juste, par rapport à mon expérience, ce sont les composantes sociologiques du film. Le fait que par exemple les enfants de cette école appartiennent à la grande bourgeoisie, que malgré les difficultés de l'époque, le froid, la faim, que tout le monde partageait, ils étaient tout de même très protégés. Il y a le personnage de la mère, la conversation à déjeuner, la réflexion sur Léon Blum... Je me suis rappelé à quel point les gens de ma famille haïssaient Léon Blum, c'était l'horreur.

Il y a le personnage de monsieur Meyer, le juif du restaurant, qui est inspiré de quelque chose qu'un de mes amis m'a raconté à propos de son grand-père, un grand bourgeois juif qui s'était fait arrêter dans un restaurant. Pour lui, c'était inimaginable qu'on puisse l'arrêter, l'embêter. Il se sentait complètement français, je crois que Pétain lui-même lui avait remis la médaille militaire à Verdun. L'idée qu'on puisse le considérer comme un youtre lui paraissait absurde. Il est mort en déportation... C'est plutôt dans la relation des deux enfants que j'ai inventé.

Nous sommes frappés par la violence qui règne dans Le pensionnat...

Il y avait d'abord une dimension générale de l'époque, qui était une époque dure. Et c'est vrai que par rapport aux enfants d'aujourd'hui, même si j'évoquais à l'instant une enfance protégée, la vie était beaucoup plus dure.

Tout de suite, dès le premier jet du scénario, j'ai voulu mettre le jeu d'échasses, qui n'existe plus aujourd'hui, on l'a supprimé, ou interdit. C'était incroyablement violent. Mais ça, c'était l'affirmation de la virilité... Comme le jeu scout en forêt. Et là, je l'ai même un peu diminué. Le directeur de l'école, le père Jean dans le film, nous envoyait après le couvre-feu, la nuit, chercher un trésor dans la forêt de Fontainebleau. C'était dément, on était terrifiés, il y avait un risque réel, ce qui a provoqué des protestations de parents. C'était pour nous former le caractère.

Et puis quand même, cette violence, je crois qu'elle existe dans tous les pensionnats. Des rapports de force entre les enfants. C'est presque normal, la façon dont on traite Bonnet : c'est un nouveau, il n'est pas comme les autres. A part Julien, les autres ne sont pas assez curieux pour aller chercher plus loin que les différences immédiates. Je crois que c'est un comportement social assez banal, les autres sont mal vus.

Cela dit, je suis très content que vous ayez remarqué cette violence : une fois le film terminé, je me suis même demandé si elle était assez apparente. J'ai de cette époque le souvenir d'une violence à l'état nu. Il y avait une notion presque darwinienne des rapports de force dans un groupe social, on laissait faire ceux qui prenaient le dessus. Il y avait des victimes et des bourreaux. Mais ce qui me paraît important dans le film, même s'il y a parmi les enfants des dominants et des dominés, c'est l'intervention de la violence du monde des adultes, elle est plus abstraite, elle est surimposée. Pour

les enfants, elle est incompréhensible. Alors que la violence des enfants est naturelle, je dirais presque biologique, quand les miliciens arrivent, et ensuite dans toute la fin du film, tout devient incompréhensible, en tout cas pour Julien. Quand Julien demande à son frère : "Qu'est-ce que c'est, un juif ?", c'est terriblement difficile. D'ailleurs, même Vichy a eu bien du mal à définir le juif, avant de le déporter. C'était simple au début, ils ont commencé à déporter tous ceux qui n'étaient pas Français, les réfugiés allemands ou d'Europe centrale. Ensuite...

Filmographie indicative :

Le monde du silence (1955)
Ascenseur pour l'échafaud (1957)
Les amants (1958)
Zazie dans le métro (1960)
Vie privée (1961)
Le souffle au coeur (1971)
Humain trop humain (1973)
Lacombe Lucien (1974)
Black moon (1976)
Au revoir les enfants (1987)
Milou en mai (1989)
Fatale (1992)

Deuxième partie : Exploitation pédagogique

Se souvenir du film... : première approche

Voici trois façons d'aborder l'étude du film juste après son visionnage, au choix :

- **Citations** ([annexe 1](#))

Pour commencer le travail après le visionnage du film, il peut être utile de solliciter la mémoire des élèves en leur proposant quelques phrases entendues dans le film. Ainsi on pourra rafraîchir le souvenir des images, mais aussi évoquer d'une part des moments qui ont pu passer inaperçus et, d'autre part, expliciter certaines répliques étranges, ambiguës, révélatrices.

- **Mots clefs** ([annexe 2](#))

A l'instar des citations, voici quelques termes ponctuels recouvrant les thèmes principaux du film. Ils constituent de bons outils pour commencer la discussion après la séance.

Autre option : distribuer la feuille de vocabulaire avant le visionnage et demander aux élèves de prêter attention à l'apparition de ces mots, et d'essayer de comprendre ceux qui leur sont obscurs au premier abord, mais qui peut-être s'éclaireront au fil du film.

- **Questionnaires**

Plus classique le questionnaire mêle l'évocation de détails et l'interrogation sur les significations profondes de l'oeuvre.

- Niveau école/collège ([annexe 3](#))

- Niveau lycée ([annexe 4](#))

(on pourra demander aux élèves de faire le devoir à l'écrit chez eux, puis il s'agira de mettre en commun en classe)

Présentation du contexte historique

Une fois que les principaux détails ont été clarifiés, il convient d'exposer un peu plus précisément le contexte historique du film.

Sous l'occupation allemande, la France était divisée en plusieurs zones selon les accords de l'armistice signé le 22 juin 1940 entre le Maréchal Pétain, chef de "l'état français" et le gouvernement de Hitler.

Le pays est donc séparé en **deux parties principales**: une zone libre et une zone occupée où est instauré le régime de Vichy. Le nouveau régime collaborateur est anti-communiste, anti-sémite et antidémocratique. Les valeurs républicaines "liberté, égalité, fraternité" sont alors remplacées par "travail, famille, patrie." Il instaure également le service du travail obligatoire (S.T.O), ce qui pousse beaucoup de jeunes hommes à se réfugier dans le maquis et la Résistance. Le régime de Vichy livre aux autorités allemandes les juifs cachés en zone libre, ainsi que les officiers allemands déserteurs refusant l'idéologie nazie.

Zone libre: Au sud de la ligne de démarcation, seules les lois du gouvernement de Vichy sont appliquées. Il y mène une politique contre "l'anti-France" (communistes, francs-maçons, juifs et résistants). Cependant les Allemands franchissent la ligne de démarcation le 11 novembre 1942, violant les accords de l'armistice.

Zone occupée: Zone qui dépend du Commandement militaire allemand siégeant à Paris. Cependant officiellement, le gouvernement de Vichy reste souverain sur l'ensemble du territoire.

On pourra s'appuyer sur cette feuille de vocabulaire pour une meilleure compréhension des mots-clefs. ([Annexe 5](#))

Les Justes

Arrêtons-nous un peu sur le personnage du Père Jean et, plus généralement sur ces hommes et ces femmes qu'ont été « les Justes ».

- **La chaîne de solidarité** ([Annexe 6](#))

Quatre portraits de « Justes » sont ici présentés. On estime qu'ils ont contribué à sauver les trois quarts de la population juive en France !

- **Les enfants cachés** ([Annexe 7 et 8](#))

Découvrez l'histoire de **Joël Krolík** (annexe 7), séparé de sa famille à 11 ans et caché par un couple d'agriculteur pendant deux ans, ainsi que celle de **Monique** (annexe 8) à travers la lettre qu'elle envoie à celle qui l'a cachée.

- **La médaille des Justes**



La Médaille des Justes

([Site du Judaïsme d'Alsace et de Lorraine : www.sdv.fr](http://www.sdv.fr))

Depuis une quinzaine d'années, des familles découvrent ou redécouvrent la place qu'ont pris certains des leurs dans le sauvetage des juifs de France et d'Europe. Ce retour du passé est à relier avec la recrudescence des témoignages d'anciens enfants cachés.

Comment qualifier ces gestes anonymes et désintéressés sinon par le terme de résistance ? Une médaille dite « des Justes » est délivrée par l'État d'Israël à toute personne ayant caché des juifs pendant la seconde guerre mondiale. Comme le dit Simone Veil, « *en honorant ceux qui ont refusé de se plier à la fatalité de la volonté exterminatrice de l'idéologie nazie, la médaille des Justes contribue à rétablir l'Histoire dans sa vérité* ». À ce jour, plus de 2 000 médailles ont été remises en France.

- **Un groupe de villages reconnu « Juste des nations »**

Etude d'extrait d'un roman : *Ici, on a aimé les juifs*, de Philippe Boegner

Annexe 9 : L'arrivée au Chambon sur Lignon

Annexe 10 : Cinq garçons, trois Juifs, un parpaillot et un Espagnol

L'ouvrage de Philippe Boegner, dont on propose ici la lecture et l'étude de deux extraits, a l'intérêt de montrer ce que fut l'accueil des enfants juifs ou orphelins au Chambon-sur-Lignon et dans toute la région. Cette région, fortement liée à l'histoire du protestantisme et de ses combats (souvent clandestins) pour la liberté religieuse, a su, pendant toute la guerre, se mobiliser pour accueillir les enfants venus se cacher avec ou sans leur famille.

C'est le seul groupe de villages à avoir été reconnu « juste des nations ». Dans les maisons, souvent organisées comme des pensions de famille, se retrouvaient beaucoup d'enfants « *que la guerre avait jeté là* » (Barbara, *Mon enfance*). Ils furent hébergés, cachés sans que la population leur demande d'où ils venaient.

L'expérience de la clandestinité du Chambon (« *on ne présente jamais personne à personne* », « *il ne faut jamais poser de questions* ») va permettre de sauver bon nombre de familles qui, sans ce village et ses habitants, auraient été promises à un destin funeste. Les deux extraits présentés ici permettent de montrer le quotidien des cachés, des enfants sauvés, à travers l'expérience singulière de Gustave.

- **Les attestations de sauvetage**

cf document ci-dessous : « le policier Charles Létouffé cache des juifs chez lui »

[EMBED Word.Picture.8](#)

Beaucoup d'attestations de sauvetage furent établies après la guerre par ceux qui ont été sauvés, reconnaissant ainsi le courage et la générosité de leurs bienfaiteurs.

La gendarmerie et la police française collaborèrent avec les forces nazies occupantes, et participèrent notamment aux rafles et aux déportations. Certains agents de l'ordre prirent néanmoins sur eux de prévenir d'une arrestation ou d'un contrôle à venir, permettant à de nombreux civils d'échapper aux rafles. Ce document montre aussi que les rafles n'avaient pas lieu qu'à Paris.

Troisième partie : Ressources pour aller plus loin...

Vidéos

Interview de Louis Malle pour la sortie du film le 06/10/1987 (vidéo du site de l'INA)

<http://www.ina.fr/archivespour tous/index.php?>

[vue=notice&from=personnalites&code=C0524224434&num_notice=2&total_notices=2](http://www.ina.fr/archivespour tous/index.php?vue=notice&from=personnalites&code=C0524224434&num_notice=2&total_notices=2)

Le témoignage de Karol Pila

http://www.cndp.fr/memoire/liberation_camps/documents/pila.asf

© Annette Wiewiorka, 2002, MK2 TV.

Ce document est un extrait du témoignage de Karol Pila issu du DVD 14 récits d'Auschwitz. Juif polonais, il a été déporté à Auschwitz à l'âge de 11 ans. À son arrivée, il est déjà séparé de sa famille, morte dans le ghetto. Son témoignage bouleversant raconte de quelle façon il a échappé à la sélection. Par trois fois, il a refusé d'être orienté dans la file de ceux qui ne marchaient pas.

Il présentait « l'issue fatale » de ceux qui n'allaient pas travailler. « *Je veux travailler* », dit-il au SS chargé de la sélection. On peut noter que sa survie est liée à la fois à une extraordinaire volonté de survie, à la chance et au libre arbitre des SS.

Karol Pila dit avoir vu des bonbonnes de gaz dans l'ambulance dans laquelle il a été enfermé. Or, à Auschwitz, on utilisait des granulés de Zyklon B, et non des bonbonnes de gaz. D'ailleurs, Karol Pila dit qu'il n'a su qu'après ce que pouvaient être ces bonbonnes. En revanche, il est avéré que les boîtes de Zyklon B étaient transportées dans des ambulances maquillées, portant le logo de la Croix-Rouge. On voit là à la fois l'intérêt et les limites du témoignage.

Films

Pendant l'occupation allemande, le cinéma français ne pouvait bien sûr pas parler ouvertement de la Résistance qui commençait à s'organiser.

C'est donc aux Etats-Unis, notamment grâce aux cinéastes français exilés à Hollywood, que sont réalisés les premiers films faisant apparaître des résistants. Toutefois, ces films étant destinés au public américain, les clichés concernant les Français ne sont pas évités.

À la libération, il n'était pas question de critiquer ces hommes et femmes courageux qui avaient combattu pour le pays. Les films qui sont réalisés dans l'immédiat après guerre sont des portraits hagiographiques de héros du quotidien transformés en héros tout court.

Le temps permettant de prendre du recul sur les événements, les historiens commencent à décrire une vision de l'occupation plus proche de la réalité, nuancant les postures de héros ou de collaborateur.

Le cinéma rend compte lui aussi de ces nuances, présentant des personnages et des histoires où certes les résistants sont des gens courageux, mais avec leurs failles et leurs doutes.

Amen (Costa-Gavras), 2002

L'Eglise catholique et la Shoah à travers le cas Kurt Gerstein

Effroyables jardins (Jean Becker), 2002

Chronique d'une bande d'amis dans une petite ville qui deviennent résistants presque malgré eux.

Jeux interdits (René Clément), 1951

Au cours de l'exode de juin 1940 en France, un convoi de civils est mitraillé. Paulette, cinq ans, perd ses parents et se met à errer dans la campagne. Dans les bois, elle rencontre Michel, un garçon de dix ans, qui l'emmène vivre dans la ferme de ses parents.

Lacombe Lucien (Louis Malle), 1974

Portrait d'une jeune homme que les circonstances vont conduire à la collaboration. Le film montre que l'entrée en résistance ou en collaboration a pu être plus le fruit des circonstances que d'opinion politiques tranchées.

Laissez-passer (Bertrand Tavernier), 2002

Histoire vraie de deux scénaristes pendant l'occupation. Les personnages sont confrontés à un choix crucial : faire semblant de travailler pour une société allemande sous couvert d'actes de résistance, ou bien refuser toute participation, au risque de ne pas gagner sa vie.

La Liste de Schindler (Steven Spielberg), 1994
cf [annexe 13](#)

La Vie est belle (Roberto Benigni), 1997
cf [annexe 14](#)

Le Dernier métro(François Truffaut), 1980
Voir la fiche assez copieuse des "dossiers de Télédoc" sur le site du CNDP qui évoque le cinéma et l'occupation (http://www.cndp.fr/tice/teledoc/dossiers/dossier_metro.htm)

Lucie Aubrac (Claude Berri), 1997
Portrait d'une figure emblématique de la résistance, enseignante plongée dans l'action pour délivrer son mari fait prisonnier, et dirigeant ensuite le réseau "Libération".

Monsieur Batignole (Gérard Jugnot), 2002
Le statut des juifs, la collaboration...

Nuit et brouillard, (Alain Resnais), 1956
Ce documentaire de 32mn, mélange d'archives en noir et blanc et d'images tournées en couleur, tire son titre du nom donné aux déportés aux camps de concentration par les [nazis](#), les NN (Nacht und Nebel), qui semblaient ainsi vouloir jeter l'oubli sur leur sort. Travail de documentation serein, calme et déterminé, ce film montre tour à tour comment le travail d'extermination pouvait avoir une allure ordinaire, organisé de façon rationnelle et sans état d'âme, et comment l'état dans lequel ont été conservés les lieux est loin d'indiquer ce qui jadis s'y perpétrait. Les images sont accompagnés de la lecture d'un texte de l'écrivain français Jean Cayrol, résistant français déporté dans le KZ Mauthausen en 1943. Son monologue poétique rappelle le monde de tous les jours des camps de concentration, la torture, l'humiliation, la terreur, l'extermination.

Cf dossier de Télédoc : http://www.cndp.fr/Tice/teledoc/dossiers/dossier_brouillard.htm

Shoah (Claude Lanzmann), 1985
Ce film de neuf heures et demie est composé uniquement de témoignages en [allemand](#), en [anglais](#), en [français](#), en [hébreu](#), en [polonais](#), et [yiddish](#). Cf dossier télédoc : http://www.cndp.fr/Tice/teledoc/dossiers/dossier_shoah.htm

Uranus (Claude Berri), 1990
Le film avec Galabru, adapté d'un roman de Marcel Aymé de 1948, a été soumis aux tirs nourris de la critique.

Livres

Voici une sélection de livres, romans, documentaires et bd pour aller plus loin dans l'exploration de cette période, et notamment sur le sujet des enfants cachés.

Livres jeunesse

Burko-Falcman, Berthe . L'enfant caché.
Paris : Seuil jeunesse, 1996. 192 p. (Fiction)
En été 1942, à 5 ans, pour être soustraite à l'extermination nazie, Esther devient une petite fille cachée.

Daeninckx, Didier. Un violon dans la nuit (cf exploitation pédagogique [annexe 11](#))
Paris. Rue du monde, 2003.

Franck, Anne. Journal
Nombreuses éditions

Le journal d'une jeune fille juive qui vit cachée, avec toute sa famille, dans une maison d'Amsterdam.

Gutman, Claude . La maison vide.
Paris : Gallimard jeunesse, 1993. 128 p. (Folio junior)
La loi du silence.

Hassan, Yaël et Truong, Marcelino . Quand Anna riait.
Bruxelles : Casterman, 1999. 155 p. (Dix et plus)
Avoir 16 ans en 1942. La rafle du Vel d'Hiv en juillet 1942.

Khan, Michèle . La vague noire.
Paris : Actes sud junior, 2000. 192 p. (Les couleurs de l'histoire)
Le témoignage d'une rescapée des camps de concentration qui parle de la France de l'occupation.

Köehn, Ilse . Mon enfance en Allemagne nazie.
Paris : L'école des loisirs, 1982. 210 p. (Médium poche)
Autobiographie. Une jeune juive qui a six ans en 1935, nous parle de sa vie quotidienne jusqu'en 1945.

Korkos, Alain . En attendant Eliane.
Paris : Pocket jeunesse, 2002. (Pocket junior)
La rafle du Val d'Hiv en juillet 1942.

Morpurgo, Michaël . Anya.
Paris : Gallimard jeunesse, 2000. 170 p. (Folio junior)
Des enfants juifs, cachés dans un petit village des Pyrénées, attendent pour passer la frontière espagnole.

Nozière, Jean-Paul. La chanson de Hannah. (cf exploitation pédagogique [annexe 12](#))
Paris : Nathan jeunesse, 2002. 198 p. (Pleine lune)
Juin 1942 en Saône-et-Loire : Louis a dix ans, il est juif et polonais, heureux de vivre jusqu'au jour où la France est envahie. Alors commencent brimades, persécutions et arrestations.

Oberski, Jona . Les années d'enfance.
Paris : Gallimard jeunesse, 1993. (Page blanche)
Un enfant juif vit ses années d'enfance en camps de concentration : Westerbork, Bergen-Belsen. Un témoignage poignant.

Richter, Hans-Peter . Mon ami Frédéric.
Paris : Hachette jeunesse, 2001. 219 p. (Livre de poche jeunesse)
Une amitié bouleversée par les nazis.

Siegal, Aranka . Sur la tête de la chèvre.
Paris : Gallimard jeunesse, 1998. 330 p. (Page blanche)
La vie d'une jeune fille juive, qui a dix ans en 1940, déportée en 1944 à Auschwitz et à

Bergen-Belsen.

Taylor Kressmann, Catherine. Inconnu à cette adresse.
Paris : Autrement, 2002. 64 p.

Ce court roman, écrit par une américaine en 1938, décrit remarquablement la montée du nazisme.

Uhlman, Fred. L'ami retrouvé.
Paris : Gallimard jeunesse, 1999. 126 p. (Folio junior)
Comment pouvoir continuer, pendant ces années-là, à être amis, en Allemagne, quand l'un est juif et que l'autre est aryen ?

Winter, Katryn. Katarina, l'enfant cachée.
Paris : Hachette jeunesse, 2000. 384 p. (Livre de poche jeunesse)
Slovaquie 1942, la vie difficile des personnes juives, même les plus jeunes.

Szac, Murielle. Un lourd silence.
Paris : Seuil jeunesse, 1999. 176 p.
A Lyon, Vincent découvre le passé trouble de son grand-père et le rôle qu'il a joué dans l'arrestation de résistants.

Pour encore plus de titres, consultez **ces deux bibliographies thématiques** du site Ricochet (vous pouvez effectuer vos recherches en fonction de l'âge, du genre ou du titre)

- sélection bibliographique sur **la seconde guerre mondiale** (www.ricochet-jeunes.org/bib.asp?id=120)
- sélection bibliographique sur **l'holocauste** (www.ricochet-jeunes.org/bib.asp?id=545)

Recueil de sept nouvelles qui ont pour toile de fond les deux guerres mondiales

Du Bouchet, Paule. A la vie, à la mort.
Paris : Gallimard jeunesse, 2002. 128 p. (Scirpto)
Trois d'entre elles se passent en 39-45 : Le noyer : la résistance sur le plateau du Vercors ; Rose : une jeune femme préfère briser sa carrière plutôt que de signer des papiers pro nazis ; A la vie, à la mort : trois lycéens fusillés pour leur conviction.

Albums

Gallaz, Christophe. Rose blanche.
Paris : Gallimard jeunesse, 1990. (Folio cadet)
Sont dénoncés l'horreur du nazisme et le côté dérisoire de la guerre.

Hoestlandt, Jo. La grande peur sous les étoiles.
Paris : Syros, 1993. 32 p. (Albums)
L'amitié brisée entre deux petites filles dont l'une porte l'étoile jaune et l'autre pas.

Ungerer, Tomi. Otto : autobiographie d'un ours en peluche.
Paris : L'école des loisirs, 2001. 32 p. (Lutin poche)
De 1940 à nos jours, l'itinéraire de cet ours à travers la guerre et les continents.

Bandes dessinées

Bouton, Alain, Ferguson, Mathilde et Faure, Michel. Vercors : le combat des résistants.

Paris : Bayard, 1994. 52 p. (Okapi)

Spiegelman, Art. Maus I et II.

Paris : Flammarion, 1998. 295 p. (Fiction)

L'horreur de l'extermination juive en dessin.

Gibrat, Jean-Pierre. Le sursis (2 vol.).

Marcinelle (Belgique) : Dupuis, 1999. 56 p. + 56 p. (Aire libre)

Julien, qui s'est échappé du train qui le conduisait dans un camp de travail, se cache dans le grenier d'un instituteur communiste. De là, il va observer la vie quotidienne de Cambeyrac, troublée par la présence de la Milice, des résistants et des allemands.

Documentaires

La résistance expliquée à mes petits-enfants / Lucie AUBRAC (Seuil)

Auschwitz expliquée à ma fille / Annette WIEVORKA (Seuil)

Dites-le à nos enfants : histoire de la Shoah (RAMSAY)

Sites internet

Les Justes

Histoire de Joseph et Ludovina Gallo

→ <http://www.zahor.org/Gallo1.php>

Histoire de Clément et Clémentine Lavillonière

→ <http://www.zahor.org/Lavillo.php>

Qu'est-ce qu'un juste : critères, comment se faire décerner le titre

→ <http://www.zahor.org/Gallo2.php#4>

Rencontre entre des enseignants et une ancienne déportée, Ida Grinspan, autour du film Au revoir les enfants

→ <http://collegecinema37.free.fr/html/Main/Images/CZ%2011%20enseignants.pdf>

Résistance et littérature

L'esprit de la Résistance à travers des poèmes d'Aragon, Desnos, Prévoist...

→ <http://www.franceweb.fr/poesie/resist1.htm>

Poèmes et chansons de résistance

→ <http://itereva.pf/disciplines/lettres/didac/seqcol/seq43.htm>

Poèmes et chants de la Résistance

→ <http://www.souviens-toi.org/poeme1.html>

L'affiche rouge : texte de Louis Aragon et texte chanté

→ <http://pagesperso-orange.fr/pcf.evry/aragon.htm>

Shoah

Un site d'introduction à l'histoire de la Shoah destiné aux enfants de huit à douze ans.

→ <http://www.grenierdesarah.org>

Bibliothèque de l'université de Yale

4200 enregistrements vidéo de rescapés de la Shoah, dont certains sont accessibles en ligne.

→ <http://www.library.yale.edu/testimonies>

Le site du mémorial de la shoah : archives, documents pédagogiques, témoignages.

→ <http://www.memorialdelashoah.org>

Site Mémoire juive et éducation

très complet, répond aux questions des collégiens et des lycéens

→ <http://www.memoire-juive.org/>

Association Fond Mémoire d'Auschwitz

Chronologie et explications : pourquoi, comment ?

→ <http://www.afma.fr/>

Souviens-toi ! : « Pour une mémoire vivante et vigilante de la Shoah »

Idées pour d'éventuels débats en classe

→ <http://www.zahor.org>

Annexe 1 : Citations

1. « T'as eu que des bouquins ? Ah les vaches ! » (un copain à Julien le jour de la rentrée)
2. « Comment tu t'appelles ? - Souvenirs de Sherlock Holmès » (premier dialogue Jean-Julien)
3. « T'es le vrai juif » (Joseph à Julien)
4. « Merci t'es chic » (le binoclard à Jean au réfectoire)
5. « Y m'énerve ce type » (Julien à propos de Jean qui vient de refuser le gâteau vitaminé de Julien)
6. « Y va y avoir des surprises » (le prof de maths pendant l'alerte)
7. « C'est vrai Bonnet que tu fais pas ta communion solennelle ? » (un élève à Jean aux bains-douches)
8. « Tu devrais essayer le violon ? » (La prof de piano à Julien puis Julien rêveur dans son bain : ce qui explique la phrase 9.)
9. « C'est pas de ma faute... La savon mousse pas. » (Julien au sortir de la baignoire)
10. « Quentin, vous allez avoir de la compétition » (le prof de français à Julien)
11. « Il est salaud, Hippo, toujours à fouiner. » (Julien à Jean)
12. « Nous avons l'idée de Dieu, Dieu existe c'est évident. » (les grands entre eux)
13. « Est-ce que tu réalises qu'il n'y aura plus jamais de 19 janvier 44. » (Jean au gros pendant la chasse au trésor)
14. « Est-ce que les Boches peuvent avoir la couverture ? » (le soldat allemand qui les ramène au collège)
15. « Les femmes c'est toutes des putes. » (le grand frère à Julien)
16. « Quelques rafales, c'est tout. » (Julien a propos des allemands qui les ont ramenés)
17. « Pourquoi tu poses toujours des questions idiotes ? » (Parce que c'est du cochon ?)
18. « Ceux qui devraient nous guider nous trahissent. » (le Père Jean dans son homélie)
19. « Nous allons prier pour les victimes et aussi pour les bourreaux. »
20. « Dis donc, toi, tu sais pas lire ! » (le milicien à M. Meyer)
21. « J'ai rien contre les juifs, bien au contraire. A part Léon Blum, celui-là, ils peuvent le pendre. » (la mère au restaurant)
22. « C'est pas marrant, mon vieux. » (à propos de l'énurésie)
23. « Y a que moi qui trinque, c'est pas juste... » (Joseph viré)
24. « La vérité est probablement entre les deux. » (le prof de maths commentant le front de l'est)
25. « Ils m'auraient eu, de toute façon. » (Jean à Julien après son arrestation)
26. « Fais pas le curé, c'est la guerre mon vieux ! » (Joseph à Julien)
27. « Tu crois qu'ils vont nous emmener, j'ai rien fait moi ! » (Babinot)
28. « Ce qui vous manque à vous, c'est la discipline. » (Le type de la Gestapo aux enfants dans la cour à la fin du film)
29. « Au revoir mon père » (tous les français au Père Jean)
30. « Plus de quarante ans ont passé et jusqu'à ma mort je me rappellerai chaque seconde de ce matin de janvier. » (la voix off finale)

Annexe 2 Mots-clefs

Mots clefs	Signification
Le marché noir	
Le pensionnat	
La collaboration	
Le dortoir	
La gestapo	
Les bains publics	
La milice	
Le couvre-feu	
Le maquis	
La pénurie	
La Résistance	
Jouer aux échasses	
Les alertes à la bombe	
La chasse au trésor	

Annexe 3

Questionnaire école/collège

- Pourquoi les phrases prononcées en allemand ne sont-elles pas traduites?
- Qui bénéficie de la gratuité aux bains-douches municipaux?
- Quels animaux voit-on dans le film?
- Racontez la séance de la projection.
- Pourquoi Julien vouvoie-t-il sa mère?
- Qui traite Julien de « petit con » ?
- Qui sont les « méchants »?
- Comment s'exprime la cruauté des relations entre les élèves? »
- Quand voit-on un piano? Quand entend-on de la musique ?
- Quand voit-on Julien derrière une fenêtre?

Annexe 4 : Questionnaire lycée

1. L'époque du film

- Situez la période historique durant laquelle se déroule ce film et justifiez votre réponse avec au moins 4 éléments du film.
- Quels sont les éléments qui montrent que les conditions de vie quotidienne durant cette période sont difficiles ?

2. Les enfants

- A quoi voit-on que nous sommes dans le monde de l'enfance ?
- Quels sont cependant les sujets sérieux que les enfants abordent ?
- Définissez le caractère de Julien.
- Comment est perçu Jean Bonnet par les autres enfants du collège ?
- Comment Jean et Julien deviennent-ils amis ?
- Qui est véritablement Jean Bonnet ?

3. Pour aller plus loin

- Quels sont les éléments qui montrent que la France est en guerre ? (donnez 4 éléments)
- Définissez le caractère de Julien en au moins trois traits de caractère et en donnant des exemples pour chacun d'entre eux.
- Racontez en détail la scène dans le restaurant (l'histoire avec le vieux monsieur) en au moins 5 lignes.
- Pourquoi Joseph (le cuisinier) est-il renvoyé de l'école ? Pourquoi est-ce injuste qu'il soit renvoyé ? Comment se vengera-t-il après ?
- Qui était Jean Bonnet en vérité ?
- Pourquoi le film s'appelle-t-il « Au-revoir les enfants » ?
- Quel est votre avis sur ce film ? Pourquoi ?

Annexe 5

Lexique



Antisémitisme

Haine à l'égard des juifs.

Camps de concentration

Dans des camps situés principalement en Allemagne et en Pologne occupée, les nazis déportaient leurs prétendus ennemis (résistants, prisonniers politiques, juifs, Tsiganes...). Soumis au travail forcé, mal nourris et maltraités, beaucoup de détenus ne survécurent pas.

Camps d'extermination

Camps où la totalité des détenus étaient destinés à la mort. Il y en avait six au total, tous situés en Pologne.

Camps d'internement et de transit

Centres où les juifs étaient regroupés avant d'être déportés vers les camps d'extermination. Il y en avait plusieurs en France, comme Drancy, Compiègne, Pithiviers, etc. Ils étaient administrés par les autorités françaises.

Déportation

Sous le régime nazi, déplacement forcé de population vers un camp de concentration ou d'extermination.

Nazisme

Théorie élaborée par Hitler qui fut la doctrine officielle de l'Allemagne nazie de 1933 à 1945. Les nazis considéraient les Allemands comme une « race » supérieure, haïssaient les juifs et prônaient l'extermination de « races » et de peuples qu'ils jugeaient « inférieurs ».

Rafle

Arrestation massive menée par la police à l'improviste entre 1941 et 1944.

Shoah

Mot hébreu signifiant « catastrophe » utilisé pour désigner le massacre de 6 millions de juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Source : www.cndp.fr

Annexe 6

La chaîne de solidarité

Documents

La chaîne de

Des hommes et des femmes ont constitué, parfois sans le savoir, une véritable chaîne de solidarité. Ils ont permis de sauver les trois quarts de la population juive en France.



Roger Braun
1910-1981

« Qui sauve un homme, sauve le monde entier. »
Le Talmud*

En lien avec différents réseaux de sauvetage, cet homme d'Église a aidé des familles à trouver des cachettes, à franchir la frontière, à se procurer de faux papiers. Il a sauvé de nombreux enfants de la déportation. Son combat a continué après la guerre : toute sa vie, il a prêché pour l'amitié entre les juifs et les chrétiens. Il a reçu le titre de Juste parmi les Nations en 1972.

* Ouvrage fondamental du judaïsme.



Marie et Lucien Reliant
et leur fille

« Ne faites pas de moi et de ma femme des héros. Ce que nous avons fait, nous ne pouvions pas ne pas le faire. »
Parole d'un Juste**

Ces fermiers de la Creuse, comme beaucoup d'autres qui sont restés anonymes, ont hébergé et trouvé des cachettes pour des enfants ou des familles entières. Ils ont reçu le titre de Justes parmi les Nations en 1997.

** Extrait du Dictionnaire des Justes.

solidarité



Madeleine Barot
1909-1995

« En tant qu'êtres humains, nous n'avons fait que notre devoir élémentaire et naturel. »
Parole d'un Juste**

Madeleine Barot était membre de la Cimade, une association portant secours aux victimes de l'Occupation et du gouvernement de Vichy. Elle est intervenue dans des camps d'internement et a fait transférer des malades, des enfants, des femmes enceintes et des personnes âgées dans des centres d'accueil. En 1941, elle a participé à l'élaboration d'un document rejetant ouvertement l'antisémitisme. Elle a reçu le titre de Juste parmi les Nations en 1988.



André Trocmé
1910-1971

« Nous ignorons ce qu'est un juif, nous ne connaissons que des hommes. »
André Trocmé

Pasteur du village du Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), André Trocmé a encouragé les habitants à se mobiliser pour accueillir des enfants et des familles en danger. Cette action de solidarité exceptionnelle a valu au pasteur Trocmé et à sa femme (1971), puis au village tout entier (1988) le titre de Justes parmi les Nations.

40
41

Annexe 7

Les enfants cachés



Documents

Documents

Joël Krolik

« Je suis né le 23 mars 1931. À 11 ans, j'ai été séparé de ma famille. Si j'ai survécu, c'est grâce à des gens formidables, Maurice Arnoult bien sûr, mais aussi les Laigneau, un couple d'agriculteurs qui m'ont caché pendant deux ans jusqu'à la Libération. »



Cette photo a été prise en 1939. Ma sœur Annette est sur les genoux de maman, à côté de Rosette. Papa est derrière nous. Je n'ai pas l'air content ! Mon frère Joseph n'est pas encore né. Sa naissance est attendue pour le mois de juin.

Sur cette photo, prise en 2006, je suis entre Maurice et ma femme Rachel.



Après la guerre, j'ai retrouvé ma sœur Rosette dans un orphelinat, où nous sommes restés jusqu'à notre majorité (21 ans à l'époque). C'est là que j'ai rencontré Rachel, ma future femme. Annette, Joseph, mes parents et ceux de Rachel ne sont jamais revenus d'Auschwitz.

Les enfants cachés

Sur les 72 000 enfants considérés comme juifs présents en France en 1939, 60 000 ont échappé à la déportation grâce à leurs parents, aux organisations de sauvetage et au dévouement de nombreux Français. Ces enfants, cachés pendant plusieurs années, ont beaucoup souffert de l'absence de leurs parents, comme en témoigne l'un d'entre eux, Maurice Roth :

« Les nuits sont dures. Ce qui me manque, c'est que quelqu'un me dise "bonne nuit". [...] Chaque soir [...] Je trouve une ruse. J'appelle chacun des doigts de ma main d'un autre nom : le pouce, c'est papa, le deuxième doigt, c'est maman, et tous les autres doigts sont baptisés des noms de mes frères et sœurs. J'embrasse chaque doigt avant de m'endormir et lui dis en murmurant : "Bonne nuit !" Chaque soir [...] Je parle avec le pouce comme si je parlais à papa [...] »

Maurice Roth, cité dans *Paroles d'étoiles*, éditions Librio, 2002.



34

35

Annexe 8

Lettre à Maman Russeau



Photographie de la famille Russeau in Paroles d'étoiles, p.97.

© Les Arènes, 2002

Chère Maman Russeau,

Cela sonne tout drôle, généralement, le mot Maman se suffit à lui-même, il est bien rare qu'il soit suivi d'un nom de famille. C'est pourtant comme cela que Maman et moi nous parlions de toi après la guerre cfar, à une période où beaucoup d'enfants autour de moi n'avaient pas de maman, j'avais, moi, la chance d'en avoir deux. Cette chance, j'en ai pris conscience très tardivement et, c'est bien là le miracle, ton miracle.

Le hasard m'a conduite à Condé-sur-Huisne, dans ta famille, fin 1941 ou début 1942, petite fille de quatre-cinq ans et, des deux années ou plus que j'ai passées là jusqu'à l'été 1944, je n'ai que de bons souvenirs, et j'en ai beaucoup. J'ai vraiment l'impression d'avoir vécu dans ma famille, d'avoir été aimée, et parfois réprimandée, comme on l'est dans sa propre famille. A un moment où tous les juifs vivaient, au mieux dans l'angoisse, la peur du lendemain, j'ai été entourée d'affection tant par toi que par tes quatre filles : Yvonne qui voulait m'adopter, Raymonde auprès de qui maman a parfois trouvé refuge, et les jumelles, Odette et Georgette, que je considérais comme mes grandes sœurs.

Je suis admirative quand je repense à l'énergie dont tu as dû faire preuve jour après jour pour assumer, pendant ces années de guerre, la responsabilité d'une maisonnée de huit à dix personnes : l'eau à aller chercher au puits dans la cour, à remonter à l'étage, à faire chauffer pour la vaisselle, le bain hebdomadaire dans le grand baquet ; les énormes cabas que tu portais quand, une fois par semaine, tu rentrais en autocar du marché de Nogent-le-Rotrou ; le potager pour compléter ce que ton mari, Georges, rapportait des fermes où il faisait des travaux de charpentier-couvreur ; le ménage, la cuisine... Tu n'avais jamais une minute à toi, même pour manger, tu t'asseyais rarement : dans mes souvenirs je te revois debout, près de la table, ton assiette à la main.

Je ne sais pas si tu avais l'impression de faire quelque chose de particulier en abritant chez toi, parmi d'autres enfants (Guiton, Paulo...), une petite fille juive, ou bien si simplement, naturellement, tu pensais continuer ton métier de toujours, ton métier de nourrice, dans des conditions seulement plus difficiles mais, en aucun cas, tu ne pouvais ignorer le danger que tu encourais en recevant chez toi ma mère, venue se remettre d'une opération chirurgicale, elle dont la présence et l'accent ne passaient certainement pas inaperçus dans un petit village où tout le monde se connaissait.

Après la Libération, je suis retournée vivre à Paris avec ma mère. Mon père, lui, n'est pas rentré. Pendant plusieurs années, je suis revenue chez toi pour les vacances comme on va dans sa famille à la campagne, puis en grandissant on se lasse des vacances familiales, je suis venue te voir

moins souvent. La dernière fois que je t'ai vue, c'était un peu après ton opération, puis tu as disparu, emportée autant par l'épuisement que par le cancer.

Pendant très longtemps, j'ai pensé à toi avec une profonde affection mais sans plus. Ta conduite, comme cette période de ma vie, tout cela me semblait naturel, je pensais avoir eu une enfance comme tout le monde, j'avais passé quelques années à la campagne. Jamais je ne me suis sentie une enfant cachée, je n'ai eu peur que lors des bombardements américains (les bombes tombaient très près), j'ignorais que j'étais juive, je ne sais toujours pas si je portais un autre nom que le mien. C'est seulement depuis une dizaine d'années que j'ai senti que j'avais eu bien de la chance de te rencontrer. Permettre à une petite fille juive de traverser cette période dramatique avec une parfaite insouciance enfantine, c'est le miracle que tu as réalisé grâce à ton courage et à ton grand cœur, qui faisaient de toi ce que l'on appelle en yiddish « a mentch », un être humain au sens le plus noble du terme. Tu es morte trop tôt pour que je puisse te dire tout cela. Sois-en cependant remerciée aujourd'hui...

Ta toujours petite Monique

Monique

Annexe 9

L'arrivée d'un jeune juif au Chambon-sur-Lignon

Il faisait chaud, ce 17 août 42 !

Au bout de trois cents mètres, se traînant avec sa valise, Gustave avait remarqué plusieurs annonces de pensions dont les noms lui firent plutôt bonne impression : Les Genêts, Les Heures claires, La Joyeuse Nichée, Chante Alouette, Les Airelles, Bel Horizon, Le Clos joli, Le Colombier, Les Gerbiers, mais toujours pas de Pension Épervière.

Exténué, au bord de l'étouffement, il s'était arrêté sur un terrain vague recouvert d'herbe d'où il découvrit à ses pieds Le Chambon dans presque toute son étendue... à vrai dire assez restreinte. Il constata que le village, au centre duquel se distinguaient, presque à côté l'un de l'autre, le clocher de l'église catholique et celui du temple protestant, était entouré à de proches distances de nombreuses maisons souvent dissimulées dans des bouquets d'arbres. Plus loin, des fermes sombres et au-delà, un vaste plateau aboutissant à une montagne qui ressemblait étonnamment à un petit Vésuve aplati. Tout de suite, il s'éprit de ses pentes douces, pleines de charme. [...] Le plateau s'appelait en fait « la Montagne », il se situait à environ 1 000 mètres d'altitude, « en bordure orientale du Velay, à la limite du haut Vivarais, région rattachée au Massif central ». Le Vésuve aplati s'appelait le Lizieux. Quant au Lignon, on devinait à certains endroits l'eau bleue se frayant un passage entre les rochers.

Gustave avait repris sa route... Au bout de dix minutes, il finit par rencontrer la pancarte annonçant la Pension Épervière. Sur la droite, il aperçut une demeure grise au toit rouge, de construction banale, et dont le genre quelque peu austère n'allait guère avec le nom. Il changea d'avis dès l'entrée, grâce au sourire d'une jeune femme blonde, presque rousse, pleine d'entrain, qui lui lança :

« – Ah ! voici Gustave.

Elle semblait l'attendre avec impatience, et il s'en voulut de s'être assis en route pour regarder le paysage.

— Excusez-moi, mais il fait chaud, et avec cette valise, madame...

— Mademoiselle, dit-elle, mademoiselle Odile Reboul. Je suis la directrice de la pension.

Elle lui retira la valise des mains et, lui indiquant l'escalier à gauche...

— Suivez-moi, le mieux est que je vous conduise sans attendre à votre chambre... enfin, précisa-t-elle, la chambre que vous partagez avec quelques autres garçons. Vous verrez, ils sont très gentils et ça se passera tout à fait bien. [...]

Philippe Boegner,
Ici, on a aimé les Juifs
© Éditions Jean-Claude Lattès, 1982

Annexe 10

Cinq garçons : trois Juifs, un parpaillot (un protestant) et un Espagnol

Cinq lits étaient disposés le long des murs. Au centre de la chambre, autour d'une grande table carrée, quatre garçons qui se précipitèrent pour arracher la valise des mains de la « directrice ».

— Je vous présente votre nouveau camarade, lança-t-elle sur un ton joyeux qui voulait dire : nul doute que vous vous entendrez au mieux... et disparut presque aussitôt après un sourire qui se voulait réconfortant.

Gustave paraissant surpris d'avoir été abandonné aussi vite à ses nouveaux compagnons, sans la moindre présentation pour faciliter la prise de contact, l'un des garçons, le plus grand des quatre, cheveux châtain frisés, lunettes dorées, l'air bon élève, lui dit avec un accent russe :

— Ne t'étonne pas, ici on est merveilleusement reçu, mais on ne présente personne à personne... et il ne faut jamais poser une question... Ainsi, dans cette maison, nous sommes environ une vingtaine et bien sûr nous ne connaissons pas les noms de tous nos camarades, souvent seulement leurs prénoms... c'est comme cela et personne ne cherche à savoir...

Ces derniers mots avaient été soulignés comme une sorte d'avertissement :

— Ne le prends pas mal, lança le grand frisé, mais il vaut mieux que tu le saches tout de suite... Aucune question à personne, attends qu'on te parle ! Cela dit, entre nous ici, à l'intérieur de ces quatre murs, pas de secrets : moi je m'appelle Nicolas Kouritsky, je suis un juif russe, mes parents se sont enfuis de Russie en 1917... j'ai dix-neuf ans... Lui — il désigna un blond très fin de visage, l'air d'un artiste — s'appelle Karl Blumenthal, il est juif autrichien, venu se réfugier à Toulouse au lendemain de l'Anschluss en 1938, il a dix-huit ans et demi... Le petit rouquin à côté de toi s'appelle Hubert Metzger, c'est un réfugié alsacien qui a fui devant l'avance allemande en 1940, un vrai parpaillot, plaisanta-t-il, seize ans, très fort en mathématiques... Quant à « l'olive noire » qui se trouve à ta gauche, inutile de te préciser qu'il est espagnol, ses parents ont été tués pendant un bombardement de Barcelone vers la fin de la guerre civile, il s'appelle Mario Santana, il a dix-sept ans. Maintenant, termina le Russe, c'est à toi de nous dire...

Mis en confiance par un accueil aussi direct, Gustave déclina son identité sobrement. Il ajouta seulement :

— Si je comprends bien, sur cinq nous sommes trois juifs, un protestant et — se tournant vers Mario Santana — l'Espagnol est sûrement catholique...

— Tu as bien deviné, fit celui-ci, mais je suis avant tout un républicain, et le jour n'est pas loin où l'on se débarrassera de Franco... Arriba España !

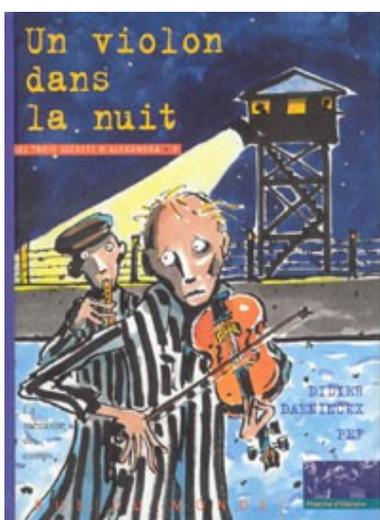
Il leva le poing et ses yeux noirs brillèrent d'un éclat vengeur. [...]

Philippe Boegner,
Ici, on a aimé les Juifs
© Éditions Jean-Claude Lattès, 1982

Annexe 11

Pistes d'exploitation pédagogique pour

Un violon dans la nuit



D. Daeninckx, Pef, Un violon dans la nuit.

© Rue du monde, 2003.

Notions à aborder : camp de concentration, camp d'extermination, génocide, crime contre l'humanité, témoin.

Pour faire une histoire de l'extermination, il faut **montrer aux élèves l'ensemble du processus** : exclusion, discrimination, déportation, modalités d'extermination et conditions de vie et de survie dans les camps.

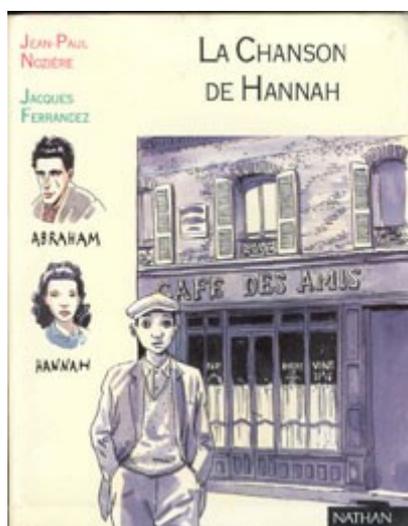
Deux manières d'entrer dans le sujet peuvent être envisagées

- soit les enfants commencent par découvrir les témoignages, après avoir pris connaissance, au préalable, du contexte global, et recherchent, ensuite, dans les documents, la part historique et les explications à ce qu'ils ont compris et entendu
- soit il faut partir des documents afin de placer le cadre historique de l'extermination, avant d'aller vers les témoignages.

Quelle que soit la démarche adoptée, **une réflexion sur la mémoire de ces événements** est essentielle. La variation des témoignages selon le support (témoignage enregistré, film ou récit écrit) renvoyant à une même réalité, doit pouvoir permettre aux élèves de travailler la maîtrise de la langue : formulation d'informations entendues, lues ou perçues à partir d'un support artistique, comprendre et analyser un document oral, savoir relier un document à un événement historique.

Annexe 12

Pistes d'exploitation pédagogique pour La Chanson de Hannah



Jean-Paul Nozière, La chanson de Hannah.
© Nathan, 2002

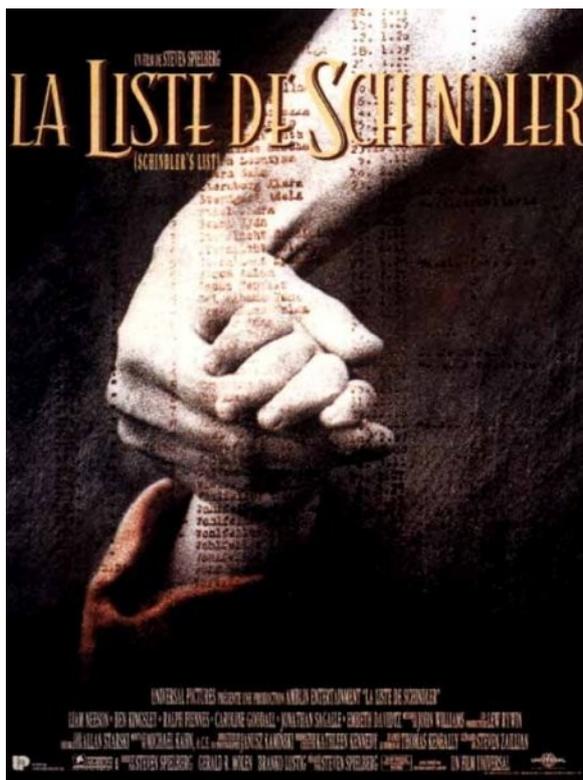
Notions à aborder : collaboration, déportation, discrimination, régime de Vichy, politique antisémite.

Il s'agit ici d'envisager, à travers plusieurs types de documents (lois, archives privées, littérature de jeunesse, témoignages...), les principes autant que **les réalités concrètes d'une politique de discrimination** et de collaboration avec les nazis.

Savoir mettre en ordre une chronologie et lui donner un sens : **la dynamique chronologique reste une des manières les plus simples d'entrer dans cette histoire**, depuis les premières mesures antijuives jusqu'à la rafle du Vél' d'Hiv' et aux camps du Loiret et de Drancy avant la déportation. Les enfants sont amenés à comprendre les ressorts et la mise en place d'une politique discriminatoire dans le cadre d'une collaboration d'État à État.

Annexe 13

Pistes d'exploitation pédagogique pour La Liste de Schindler



La Liste de Schindler de Steven Spielberg,
1994

Avec les élèves, étudier **la façon dont le cinéaste implique émotionnellement le spectateur** :

- longs gros plans sur les visages exprimant l'angoisse, la terreur puis le soulagement
- effets de caméra subjective : le spectateur entre dans la salle de douche avec les déportés
- rôle de la bande-son avec la plainte du violon

Le cinéaste utilise **les codes du film noir** :

- on peut remarquer l'esthétisme du noir et blanc avec le travail raffiné sur la lumière filtrée par les fumées
- effet de suspense mis en place dès le début : bande-son menaçante avec le vrombissement mêlé de musique du crématorium, incertitude sur leur sort – la première parole en anglais est : « Maman, où on est ? », longue attente dans la salle de douche.

Vous pourrez travailler plus particulièrement sur cette scène :

*la scène des douches à l'arrivée à Auschwitz.
(DVD n°2, de 00 : 17 : 06 (milieu chapitre 30) jusqu'à 00 : 23 : 17 (fin du chapitre 31))*

Ce **film** raconte l'histoire d'Oskar Schindler. Ce cynique industriel SS profite du travail des Juifs dans sa fabrique pour s'enrichir. Mais, prenant progressivement conscience de la tragédie qu'ils connaissent, il utilise sa fabrique pour les protéger de l'extermination. En 1944, il a sauvé huit cents hommes et trois cents femmes du camp d'extermination de Treblinka.

Cette scène se situe dans la dernière partie du film. Le train qui transporte les trois cents femmes dont Schindler a obtenu qu'elles échappent à l'extermination est envoyé par erreur à Auschwitz. On voit l'arrivée du convoi à Auschwitz, la descente du train ; les femmes sont rasées puis envoyées à la salle de douche. Spielberg laisse planer le suspense : va-t-il sortir de l'eau ou du gaz ? Finalement, l'eau jaillit. En sortant de la baraque, les déportées voient un groupe de familles juives entrant dans le crématorium pour y être gazées.

Enfin, il faut évoquer **la façon dont l'auteur évoque la réalité de l'extermination**. Toute la dernière partie de la scène est commandée par le regard des déportées en qui se fait jour progressivement la compréhension de ce qui arrive aux familles. Alors qu'elles voient les familles être comme escamotées en descendant l'escalier qui mène à la chambre à gaz (filmé comme une véritable descente dans le chaudron des enfers), elles voient ensuite, en contre-plongée, l'image de la fumée qui sort de la cheminée des fours crématoires.

La Liste de Schindler s'inscrit dans un cycle de trois films (avec *L'Empire du soleil* et *Il faut sauver le soldat Ryan*) de Steven Spielberg. Ayant constaté la méconnaissance des adolescents américains de tout ce qui touchait à la guerre, le cinéaste a voulu participer par ses films à leur prise de conscience des horreurs de la seconde guerre mondiale. Dans cet objectif, il a mis en œuvre dans ce film tout son talent de cinéaste à succès pour captiver le jeune public. Mais son film a été fortement critiqué, en particulier du fait de la scène dans les douches. Est-il légitime de montrer de façon esthétisante l'extermination des Juifs ? de transformer l'évocation des chambres à gaz en scène à suspense... ? A-t-on le droit de « faire du cinéma » pour évoquer le génocide juif ? N'y a-t-il pas un risque de banalisation, à transformer ainsi le génocide juif en objet de fiction ?

On pourrait proposer **le questionnaire suivant** aux élèves :

- Dans cette séquence, quel sentiment le réalisateur veut-il susciter chez le spectateur ? Par quels moyens suscite-t-il cette émotion ?
- Comment le réalisateur captive-t-il l'attention du spectateur ?
- Comment le réalisateur évoque-t-il la réalité des chambres à gaz dans la dernière partie du film ?
- Quel jugement portez-vous sur l'utilisation de tels procédés pour parler du génocide juif ? Justifiez votre réponse.

Annexe 14

Pistes d'exploitation pédagogique pour

La Vie est belle



La Vie est belle, de Roberto Benigni, 1997
Vous pourrez travailler plus particulièrement cette scène :

*DVD de 01 : 31 : 37 (milieu du chapitre 12)
jusqu'à 00 : 34 : 50 (fin du chapitre 12)*

Ce film raconte d'abord la rencontre amoureuse entre Guido, un jeune homme plein de gaieté, et Dora, une jeune institutrice, dans l'Italie fasciste. Cinq ans plus tard, Guido et Dora ont un fils : Giosue. Mais les lois raciales sont entrées en vigueur. Guido est juif. Il est déporté avec son fils. Dans le camp, Guido fait tout pour éviter l'horreur à son fils : il lui fait croire que tout cela n'est qu'un gigantesque jeu de piste.

Cette scène montre le moment où Guido, réquisitionné par les SS pour un emploi de serveur, en profite pour placer sur un phonographe un disque des Contes d'Hoffmann d'Offenbach (la barcarolle « Belle nuit, ô nuit d'amour »). Cette musique est comme l'hymne de l'amour de Dora et Guido. La musique parvient jusqu'à Dora, qui ouvre la fenêtre pour mieux l'entendre. Ensuite, Guido ramène son fils endormi dans ses bras au bloc. Là dans la brume, il voit un tas de cadavres décharnés. Faisant deux pas en arrière, il retourne dans la brume.

Avec les élèves, il semble nécessaire de montrer comment cette séquence est l'une des clefs essentielles pour la compréhension du film.

Dans la première partie de la séquence, la caméra suit le trajet de la musique, qui, telle un pigeon voyageur, va rejoindre Dora. S'engage alors un dialogue muet en champ-contrechamp par musique et fenêtre interposées entre les deux amoureux. Dans ce film, Benigni veut introduire au cœur de l'horreur des camps la tendresse de l'amour d'une famille. Tout l'art du metteur en scène est de dénoncer l'absurdité et l'horreur des camps en les confrontant à la vérité de l'amour. Le ton du film est constamment dans une tendresse mêlée de souffrance, à l'image du visage de Dora écoutant à la fenêtre.

Dans la deuxième partie de la séquence, le dialogue est fondamental : « *Où nous sommes ? Je me suis peut-être perdu. [...] De toute façon on est en train de rêver* », dit Guido. Il entrevoit dans la brume un tas de cadavres décharnés avant de retourner volontairement dans la brume. Ainsi, Benigni parle dans ce film du génocide juif à travers le voile de l'humour, de la tendresse, de la fable.

C'est un moyen pour lui de dire une horreur qui, sans la brume de la fantaisie, serait indicible. Plus profondément, il sous-entend que l'horreur des camps s'apparente à un cauchemar. L'amour seul est vrai et peut nous empêcher de sombrer dans un tel cauchemar.

On pourrait proposer **le questionnaire suivant** aux élèves :

- Dans la première partie de cette séquence, quel rôle est joué par la barcarolle « Belle nuit, ô nuit d'amour » ? Comment cela se traduit-il sur le plan cinématographique ?
- Durant la deuxième partie de cette séquence, Guido, son fils endormi dans ses bras, voit dans la brume un tas de cadavres décharnés. Il fait alors deux pas en arrière. Que peuvent nous apprendre ces images sur le projet réalisé par Benigni avec ce film ?
- Guido dit, dans cette séquence : « *Où nous sommes ? Je me suis peut-être perdu. [...] De toute façon on est en train de rêver.* » En quoi cette phrase indique-t-elle le sens du film ?